

وظيفتان لتعبدٍ واحد

كلير جبيلي

نُكرت أسباب كثيرة في تعليل الحاجة الملحة التي تدفع الشاعر الى التعبير، وقد تكون جميعها صحيحة، الا انني اظن اننا نكتب لندافع عن أنفسنا، بالدرجة الأولى. نطوي على ما في نواتنا من ظلال وأصداء، نستجليها، فتتضح وتكتسب دلالة نحاول ان نلتقطها، فتأتي الحاجة الملحة الى التعبير عنها، الى الكتابة. إنه عمل شاق نقوم به بشغف ولكنه مرعب في الوقت نفسه لأنه يقتضي، الى حد ما، الانفصال عن العالم وعن الذات. ولكي يتحكّم الأديب برعبه يفرض على نفسه حالة من اليقظة والوعي؛ إنها طريقته في الاستخفاف بالموت. إنني أعرف مادة شعري من تجربتي الخاصة، أمهرها بشطحات الخيال، أغلفها بالكلمات المنتقاة، من غير إطالة او تكلف، ويحدوني أمل إمكانية التماهي مع الآخر. وقد وفقت بين الشعر الذي يتعبد الزائل والصحافة التي تلتقط اللحظة الراهنة في كتابتي التي تجمع بين الحدث اليومي واللغة الشعرية، ذلك اني ولدت وأعيش في حقبة شاهدة أحداثاً مصيرية، إن في مصر او في لبنان، ومن واجبات الكاتب ان يعبر، ان يصف، ان ينقذ من النسيان. وبذلك يكون الكلام على الايمان والالتزام بالحياة مطابقاً لمبادئ الشعر.

* راجع المقالة بلغتها الاصلية ص 51

DEUX FONCTIONS POUR UN MÊME CULTE*

Claire GEBEYLI

Écrit-on pour l'autre ou pour soi-même ? Pour répondre à un besoin ou bien pour camoufler un manque ? L'écriture serait-elle en fait une sorte d'accident relié à une série d'événements dont la plume se fait l'ensemblier et l'interprète ? Qu'en est-il de ce « grand souffle » mythique qui emporte celui qu'il touche de sa grâce vers la périlleuse invention d'une « possibilité de vie » ? Car, qu'est-elle d'autre, la création littéraire, qu'une tentative d'apprenti sorcier s'appliquant à recréer des destinées humaines obéissant à son pouvoir ?

Que de fois, penchée sur ma feuille, n'ai-je tenté de trouver le responsable de ce besoin impérieux qui ordonne à la pensée de s'abîmer, docile, dans le labeur des mots. Que d'interrogations, en fait, pour expliquer ce labeur de pétrisseur qui donne corps aux voix qui habitent celui qui choisit cette migration.

Une migration qui apprivoise le désordre des pulsions et des remous internes, des échos et des images défuntes pour les restituer selon un ordre secret sous une apparence inédite.

« Toute création s'inscrit dans la nuit de l'exil, écrit le poète Claude Vigée, sous un ciel solitaire avec des souvenirs qui saignent sans un cri. Je les rends aujourd'hui, miel amer d'une vie, mêlés à la terre étrange et à sa lumière. »

* L'auteur est poète et journaliste.

Claire Gebeyli

Si le poète arrive à traduire avec autant de grâce l'étincelle créatrice, il ne décrit pas pour autant l'alchimie douloureuse de cette naissance, le tri opéré dans son propre avoir intime, ce presque viol de son capital spirituel. On a beaucoup ergoté, beaucoup brodé sur le sujet et toutes les raisons avancées sont justes et s'imbriquent. La recherche d'un sens profond à la vie, la découverte de la face plus juste de l'être, la tentative de braver la fin inéluctable sont autant de motifs puissants que de causes valables.

Mais il me semble, qu'en fait, on écrit surtout pour se défendre. Pour combattre cet ennemi féroce et insaisissable qui griffe de l'intérieur, cette « ombre » qu'on porte en soi. Dès qu'on affronte cet ordonnateur implacable, le monde se fige. Etranger au monde et étranger à soi-même, on se livre à sa merci.

Installé dans un univers différent de celui qu'on connaît, on plonge dans une réalité faite d'ombres et d'échos. Les choses deviennent plus claires, leur sens se cristallise pour émerger, bien en évidence. Tout se nimbe d'une signification qu'on s'efforce de capter. Naît alors le besoin impérieux d'exprimer, la nécessité d'écrire.

Labeur passionnant et en même temps terrifiant puisqu'on se départit de soi en quelque sorte. On sème sa propre semence dans une mise à jour quasi magique, un enfantement où n'intervient aucune matière. La moindre distraction venue du monde réel menace d'effondrement cette construction faite de reflets et d'air. Et, c'est amputé d'une partie de son âme qu'on ramasse ces morceaux si par malheur elle s'écroule.

Que n'a-t-on écrit et dit sur cette angoisse, sur la terreur de cette panne de la plume, sur la hantise de la page ennemie par sa blancheur. Mais en réalité, l'acte n'a jamais livré son mystère.

A la racine de toute création, on trouve sans doute cette distanciation face au monde et à soi-même. Cette même terreur de perdre le contact avec l'Atlantide où les yeux se dessillent. Pour l'écrivain qui n'a pourtant nul autre support matériel à la concrétisation de sa vi-

Deux fonctions pour un même culte

sion, cet éloignement, cet exil volontaire du réel revêt une importance déterminante.

Rainer Maria Rilke dit à ce propos : « Seul un homme placé brusquement, et sans y avoir été préparé, de sa chambre au sommet d'une haute montagne, éprouverait quelque chose de pareil : un saisissement venu d'une force inconnue. Il vit donc comme au-dessus d'une nappe d'angoisse, ressentant l'existence du terrible dans chaque parcelle de l'air. »

Pour canaliser cette angoisse, l'auteur aiguise son regard, il s'impose une attitude d'éveil et de vigilance, un état d'alerte permanent. Consciemment ou inconsciemment, c'est la manière qu'il choisit pour donner un sens à sa présence mortelle, sa façon de narguer la mort.

* * *

Si dans les traits de la démarche littéraire, tout auteur peut se reconnaître, les routes comme les objectifs, l'exécution comme l'inspiration, la palette comme les gammes diffèrent à l'infini. Travail intime par excellence, il porte le sceau de celui qui l'entreprend.

En ce qui me concerne, ouvrière de la parole, je puise dans mon expérience, mon vécu individuel, la matière première et les moyens de construire un temps à l'intérieur du temps, un creux au cœur de la vie pour qu'il la reflète. De toute expérience, je fais un miroir où le schéma subjectif s'élargit pour devenir reflet de tous. Volontairement, je me départis des fragments de ma propre mosaïque pour qu'ils deviennent preuves et indicateurs. Comme un pain que je partage, de chacune de ces miettes, je me force de faire une source.

Robert Sabatier, dans un essai sur la poésie intitulé « L'état princier », écrit : « Le poète sent obscurément, tout au long des âges de la vie, qu'il prépare quelque chose qui n'est pas un livre, mais plus qu'un livre. Comme le Petit Poucet, il aura semé sa vie de souvenirs : ses écrits. Avec la crainte que les oiseaux de l'oubli ne les aient mangés. »

Claire Gebeyli

Avec humilité, j'ajouterais que si avant d'être mangés par les oiseaux, mes écrits ont pu assouvir quelques soifs, ma vie n'aura pas été vaine.

Mon ambition ultime serait de m'identifier à l'Autre, cet être-schéma, sans couleur et sans sexe en qui se fond l'humanité pour abolir le temps. Orgueil démesuré sans doute, mais unique moyen pour accorder à l'instant vécu si fugace, le poids et le sens qui devraient être les siens.

Par quels moyens cette aventure personnelle est-elle entreprise et mise en marche ? Dans une première étape, par la cristallisation de la pensée qui servira de base au message à transmettre ou encore à l'idée centrale devant être développée.

Dans la moisson chaotique, fragmentaire, morcelée, accumulée par l'artisan des lettres, il s'agit d'opérer son marché. T.S. Elliot définissait l'action en l'anoblissant. Il la qualifiait de « cohérence nouvelle ». Les étiquettes, certes, ont peu de poids face à l'objectif qui est l'amalgame de données disparates dans une unité originale. Il s'agit donc d'opérer une sélection, d'établir des alliances et comme un vieil alchimiste de produire un semblant d'or...

L'habiller ensuite de mots simples, essentiels. Éliminer le superflu, l'ornemental, la rhétorique creuse, la complaisance verbale. Choisir ses mots comme des outils avec la profonde conscience de l'acte qu'ils doivent accomplir.

Aucun sourire dans ce tableau ? Un seul, mais qui vaut beaucoup. La licence accordée à l'imagination fantasque. À elle de dynamiser le texte. De toucher de sa baguette magique le sens premier des mots et jouer comme le ferait un enfant avec le registre des images. Télescoper les significations, taquiner les symboles, heurter d'une phrase unique l'édifice bien pensant des vérités suspectes.

Un vrai travail de cuisinier : images, connotations, suggestions, références fondues dans un ensemble où le tout se concerte et s'harmonise pour renaître sous un aspect tout neuf.

Deux fonctions pour un même culte

Dans ce travail d'araignée, en dehors de toute disposition personnelle ou de don naturel, quel arsenal est nécessaire ?

Marguerite Yourcenar, parlant de l'influence de ses lectures sur sa démarche d'écrivain, disait : « Les ombres qui m'entourent sont tellement nombreuses que leurs voix finissent par s'annuler les unes les autres. »

Une belle image qui exprime l'apport d'une culture riche dont l'approvisionnement ne s'arrête jamais.

Quel recyclage précieux, quelle mise à jour indispensable que la plongée dans les écrits des autres... Cette imprégnation insensible dépose son pollen dans les caves de la pensée pour qu'il devienne lumière. Le contact avec d'autres cheminements incite et stimule l'imagination. Il conditionne et mobilise l'inspiration.

J'avoue avec franchise mon appétit vorace pour la poésie des autres. Des poètes de tous pays. Poètes grecs, français, anglais, russes, latino-américains, espagnols, arabes. Ceux de l'Extrême-Orient trouvent également en moi les échos que le vent réveille dans l'arbre.

La découverte d'une étoile dans les pages d'un recueil, d'un de ces vers-joyaux qui se détachent du nombre, m'est un véritable bonheur. Les « ombres » qui m'entourent me sont très bénéfiques. Elles m'indiquent le chemin. Leurs voix m'aident à voir plus clair et leur regard m'enseigne l'ascèse de la parole écrite. Chemin ouvert, la poésie, dans le cœur de l'univers, par sa seule résonance devient la langue de tous. Humus qui fertilise, il installe pour celui qui emprunte sa voie des mesures et des cadastres. Il devient cet horizon qui détermine une marche.

La « parole mémorable » des poètes-jalons pousse à l'exploration de cette caverne intime que tout brodeur de mots porte en lui. Elle oblige à mieux organiser ses fouilles et lui suggère d'autres manières d'utiliser ce qu'il a de plus valable.

Alain Bosquet écrit :

Claire Gebeyli

*« Tu n'as jamais compris comment on aime
Pour se perdre l'objet banal : l'assiette, le canif, la lampe éteinte
Tu n'as jamais compris
Comment on aime, pour se retrouver
Les fruits les plus communs
La pomme, la cerise moqueuse
La pastèque où se cache une hirondelle. »*

C'est grâce à cette parole jaillie des poètes plus grands que les frontières de leurs pays que j'ai appris que le mot « apoétique » est un non-sens. Ce sont eux qui m'ont fait découvrir la puissance vibratoire du quotidien en poésie. Ce sont ces grands sorciers du verbe qui m'ont appris que la poésie n'a pas de sexe à condition d'être grande. Poètes-hommes et poètes-femmes crient l'essentiel. Et là, tous les mortels sont pareils.

* * *

Dans quelle mesure la servitude poétique peut-elle admettre le concubinage avec le culte de l'éphémère, celui de l'instant présent. Bref, celui du journalisme.

En d'autres termes, comment expliquer ma double appartenance à deux maîtres, en principe contradictoires. Peut-être par les calculs d'une destinée dont nul ne connaît les voies et les moyens. Née au milieu des tumultes d'un siècle frondeur par excellence, dans un milieu cossu d'émigrés de jadis sur une terre égyptienne, j'ai été témoin d'événements qui marquent : la guerre de Suez, l'avènement de Nasser, la guerre des Six Jours, la décomposition des idéaux statiques. Le cataclysme du Liban et son grand jeu d'orgues sanglant m'ont atteinte de plein fouet. Acteur et témoin, l'usager de la plume se doit d'assumer sa fonction primordiale : exprimer, décrire, sauver de l'oubli, graver dans la pierre.

Deux fonctions pour un même culte

L'amoureux du verbe à l'âme de poète assume et assure par une tentative verbale face à l'épreuve sa transmutation en source de vie. Dans les jeux de la mort, cueillir les instants qui plus et mieux qu'une longue diatribe parleraient de quelques lueurs comme de grands noirs opaques vécus par un peuple seul.

Les billets publiés dans « L'Orient-Le Jour », de 1977 à 1989, concrétisent un compromis entre les deux fonctions : l'événement est traité dans une langue autre que celle habituellement employée en journalisme. Les faits sont rigoureusement réels, proches du constat, mais l'agencement du commentaire, le choix des mots, l'écriture même obéissent aux diktats poétiques.

*« J'ai vu la peur en face
Samedi 27 septembre
Le vieux magasin et son enseigne visible
La langue du soleil sur l'arbre du parking
Une fenêtre éborgnée.
Des copeaux de moi-même
Invisibles au regard.
Et ce ciel
Ce ciel si bleu si neuf
Ce ciel qui cherche sa place
Ce samedi 27 septembre... »*

Exorciser le malheur par un effort d'écriture n'est ni une tentative neuve ni même une démarche originale. Mon engagement dans le secteur de l'information a précédé la rédaction des billets et il se poursuit de différentes manières.

Lorsque la mort est là, dévoreuse et royale, tout écrivain se doit de braver sa vengeance. Mais alors pourquoi une fois le feu éteint, persiste-t-il dans le travail ingrat du papier éphémère ?

Par besoin de dialogue immédiat, par défi, par soumission totale à

Claire Gebeyli

l'ordre poétique qui veut que chaque brin de l'existence mérite d'être chanté. « Vivre comme si rien ni personne ne devaient jamais mourir. »

C'est dans cet ordre d'idées que parler d'action, de foi, *d'engagement à la vie* semble être conforme aux préceptes poétiques. Eluard proclamait :

*« Une ombre
Toute l'infortune du monde
Et mon amour dessus
Comme une bête nue. »*

C'est cette toison d'amour que je m'efforce de jeter à travers une démarche professionnelle. Nul ne refuse à la poésie le fait d'être un miracle. Si on lui emprunte ses concepts, on peut donc espérer faire de chaque parcelle du temps imparti une minute miraculée. Shakespeare disait : « Tout homme porte en lui une musique. Malheur à qui ne l'entend pas . »

Le journalisme peut être une tentative valable pour faire entendre cette musique qui risque de s'éteindre. Le besoin de faire chanter les choses. Bien plus qu'une « superstructure subjective », le discours poétique peut agir par réverbération sur l'esprit des hommes.

Avec humilité, j'avoue trouver là, la justification d'une double appartenance qui m'assure une unité intérieure. Si la poésie se nourrit de solitude, elle ne s'éloigne pourtant pas des hommes. C'est en conciliant la réalité concrète à la réalité secrète qu'elle joue le mieux son rôle. Deux fonctions pour un même culte. En gardant toujours présent, marqué au fer dans la mémoire, l'avertissement de Rilke :

« Tu connaîtras le doute, la solitude, le découragement, le désespoir. Pour un instant de bonheur inouï, tu subiras des époques de supplice. Au moment où tu te croiras vainqueur, tu retourneras le combat contre toi, mais parmi ton sang et tes larmes, un autre peut-être reconnaîtra la fleur offerte au dieu inconnu. »

Deux fonctions pour un même culte

TWO FUNCTIONS FOR ONE WORSHIP

I write in self-defense. I comply to the urge of writing. I plunge into a different universe made of shades and echoes. Facts clear up, meanings crystallize, an inner clock guides me at a distance from the world and my own self. Life experiences are the raw material for my poetry. There is no gender for great poetry. All poets sing the essential, all mortals are alike.

How do I reconcile poetry with journalism ? I am committed to a turbulent epoch. I have to testify. My poetic vein feeds my journalism. A double commitment which keeps whole my inner peace.

Claire GEBEYLI

- * Libanaise
- * Deux filles.
- * Diplôme Sciences Sociales et Etudes Artistiques.
- * Professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth.
- * Journaliste, poète.
- * Parmi ses ouvrages
 - *Mémorial d'Exil (Poèmes)*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1975.
 - *La Mise à Jour (Poèmes)*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1982, Prix International de Littérature de l'Agence pour la Coopération Culturelle et Technique.
 - *Dialogue avec le Feu, Carnets du Liban*, Paris, le Pavé, 1986.
- * Officier de l'Ordre du Mérite Grec.
- * Prix Edgar Allan Poe (1985).